

MATHIEU PALAIN
NIE
T'ARRÊTE
PAS DE
COURIR



L'ICONOCLASTE

un.

Maintenant je connais ça par cœur, mais la première fois j'ai failli rater le parloir. J'avais pris mes dispositions, pourtant. Je m'étais couché tôt, j'avais mis un réveil. Seulement j'avais oublié la voiture. J'ai une bagnole en fin de vie, un Nissan qui pollue trop et à la jauge d'essence capricieuse. Même en panne sèche sur la bande d'arrêt d'urgence, elle persiste à indiquer les trois quarts du plein, alors comme cela m'est arrivé un paquet de fois et que je n'éprouve aucun plaisir à poireauter le long d'une nationale en attendant la dépanneuse, j'essaye de lui donner à boire régulièrement. Il était sept heures quand j'ai quitté la station-service de la porte de Montreuil, je m'en souviens parce que le mec à la radio annonçait les titres du journal. Je me suis dit, t'as de la marge. Puis j'ai vu toutes ces voitures à l'arrêt sur le périphérique, leurs feux traçant un fleuve

rouge vif dans la nuit. Un accident. J'avais pas le droit d'être en retard. Même d'une minute. Vous ne répondez pas à l'appel, pas de parler, tant pis pour vous. Il m'a fallu une heure et quart pour faire quarante kilomètres. Je me suis garé n'importe comment devant la prison et j'ai couru à l'accueil en espérant y trouver du monde. C'était le cas. Ça sentait le café là-dedans. La télé était branchée sur M6 Boutique, des filles en brassière faisaient de leur mieux pour nous vendre une ceinture qui donne le ventre plat. Je transpirais. J'ai à peine eu le temps de laisser mon portable au casier que le surveillant a lancé à travers la salle : « Parloir de 8 h 45 ! »

On était seize. Des mères, des sœurs, des compagnes et des sacs de linge au bout des doigts. J'étais le seul mec. En rang d'oignons, on a suivi le surveillant jusqu'à une porte blindée, il nous a fait attendre une minute dans le vent et la porte s'est ouverte. Il faisait chaud à l'intérieur, on s'y est engouffrés comme dans un bus en hiver. Il n'y avait rien dans cette salle, à part un portique de sécurité et un tapis roulant à rayons X. Le surveillant nous appelait un par un. Vous sonnez, vous enlevez un truc – ceinture, collier, paire de bottes. Trois échecs sous le portique et vous rentrez chez vous, parloir annulé. Ça a été mon tour, le surveillant a dit : « Famille Coulibaly », et je me suis

avancé, sentant sur moi le regard de ces femmes qui pensaient : Ce petit Blanc, là, il s'appelle Coulibaly ? J'ai ôté ma veste. À gauche, il y avait une vitre sans tain, que le surveillant a fixée un instant avant de me laisser franchir le tourniquet. Ensuite, il a fallu traverser la cour d'honneur. Les cellules étaient là. J'ai cherché une silhouette à la fenêtre mais il était trop tôt, ou bien il faisait trop froid, je n'ai rien vu derrière les barreaux. Tout me semblait très blanc. Sans les murs d'enceinte, les miradors et les rangées de barbelés, on aurait pu croire à un hôpital. Au-dessus de nos têtes, il y avait une immense toile d'araignée. Des câbles antiaériens, installés après l'évasion de Rédoine Faïd, le braqueur. Ses complices avaient découpé la porte à la disqueuse avant de l'extraire du parloir en menaçant tout le monde à la kalachnikov. Un hélicoptère les attendait. C'était il y a huit mois. Depuis, Faïd a été repris.

Les femmes déposent leurs colis à une surveillante derrière un comptoir et on refait l'appel pour recevoir un numéro de cabine. « Coulibaly, la 24. » Un surveillant m'ouvre une porte repeinte en mauve, au bout d'un couloir, et je me retrouve seul devant trois chaises en plastique et une table bancale. Voilà à quoi ressemble un parloir. Je me place au milieu, en

écartant les bras je touche les murs des deux côtés. Je suis de taille moyenne, 1 mètre 74, et comme je n'ai pas des bras d'orang-outan, je dirais que la pièce fait à peu près ça de large, 1 mètre 74. Au mur, il y a un bouton rouge et un hygiaphone. Le bouton rouge, je suppose qu'on appuie dessus quand les choses dégènerent, quand des petites amies qui n'en peuvent plus d'attendre viennent un jour dire qu'elles n'en peuvent plus, justement, et qu'elles refusent de perdre leur temps. Voilà, c'est la dernière fois. Une claque part, ça gueule, la femme en danger presse le bouton rouge et les surveillants déboulent. Le type est ceinturé, il hurle à la mort dans le couloir, sa voix chargée d'insultes s'éloigne dans les étages tandis que sa femme hoquette, le souffle court, se disant au fond d'elle, c'est bon, c'est fini.

Je l'ignorais mais l'établissement venait de vivre une histoire similaire. Alertés par des bruits suspects, les surveillants avaient déclenché l'alarme et trouvé le détenu qui sautait à pieds joints sur la tête de sa compagne. Quand, en garde à vue on lui demanda pourquoi il avait fait ça, il répondit: «Elle m'a trompé.» La jeune femme, vingt-sept ans, avait été transportée à l'hôpital dans un état grave.

Il y a plus de sept cents détenus à Réau, sans compter le personnel et les surveillants, pourtant, c'était

comme si j'étais seul dans le bâtiment. Le silence était parfait. J'avais installé une chaise en face de la mienne, à une distance que j'estimais raisonnable pour une discussion, et continué d'attendre, seul dans cet espace si vide que le regard n'accroche nulle part. J'étais là pour visiter quelqu'un que je ne connaissais pas, et je me demandais ce qu'on allait bien pouvoir se dire. Je suppose que ça arrive avant un rendez-vous galant, ce genre de stress, on espère que l'alchimie va prendre, mais on prépare quand même deux ou trois sujets de conversation, au cas où. Ça me paraît loin, maintenant, mais à un moment, dans le silence de cette pièce froide, la question m'a violemment percuté : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

J'étais tombé sur un article qui commençait ainsi : « C'est l'histoire d'un athlète sacré champion de France du 400 mètres qui a choisi de gâcher son talent et sa vie. Toumany Coulibaly, 30 ans, comparait à nouveau devant le tribunal correctionnel d'Évry pour une tentative de cambriolage. Le coureur est actuellement en détention pour des faits similaires. »

J'ignore si c'est parce que ça parlait de sport ou de ce coin de l'Essonne dans lequel j'avais grandi, mais ça m'a intéressé. Plus loin dans l'article, le jeune

homme était cité à l'audience, demandant à la presse de ne plus écrire sur ses affaires, car le plus âgé de ses quatre enfants avait appris à lire et ça lui ferait mal d'apprendre que son père n'est pas seulement un champion, mais aussi un voleur multirécidiviste. Bien sûr, les journalistes s'étaient moqués de lui, et dans *Le Parisien* on avait eu droit au détail de son « palmarès judiciaire » : treize condamnations, que des vols et des cambriolages. J'ai cherché d'autres articles et je suis tombé sur cette info que j'ai eu beaucoup de mal à croire : le 22 février 2015, quelques heures après avoir remporté le titre de champion de France du 400 mètres, Toumany Coulibaly ne sabre pas le champagne. Il ne fête pas l'événement avec sa femme et ses enfants au restaurant. Non, il pose sa médaille sur la table de la cuisine, attrape une cagoule et rejoint quatre complices pour cambrioler une boutique de téléphones portables.

Sa première incarcération remonte à 2007. On avait dix-neuf ans en 2007. Je veux dire lui et moi, puisqu'on a six mois d'écart. Je marchais chaque matin de mon immeuble jusqu'à la gare de Ris-Orangis et me tapais une heure de RER pour rejoindre la fac, à Paris. Je voulais devenir journaliste, j'avais échoué dans le sport et j'avais pas de

plan B. Lui dormait à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, bâtiment D3, à cinq minutes de chez moi. J'ai regardé à nouveau sa photo dans le journal. Il est en tenue de compétition, cuissard et débardeur. Il se mord la lèvre supérieure, fronce les sourcils et regarde loin devant. Il a l'air d'un type inquiet, sur le point d'envisager la fuite.

Quand j'ai commencé à m'intéresser à Toumany Coulibaly, j'étais en immersion à Auxerre, dans un service de la protection judiciaire de la jeunesse, pour un boulot d'enquête qui, je ne le savais pas encore, allait devenir un roman. Mon quotidien consistait à suivre des éducateurs en prise avec des gamins qui ne vont pas bien. Des écorchés vifs, qui saignent et lèchent leurs plaies. Des gosses en dépression qui se débattent dans leur adolescence en essayant de rester vivants. J'ai passé six mois à leur contact. Je n'en suis pas sorti en expert de la délinquance, loin de là. Disons qu'on m'a fait prendre conscience de principes importants, comme de ne pas laisser tomber un jeune qui a passé sa vie à être abandonné. Peut-être ai-je été influencé par cette expérience. Peut-être pas. Toujours est-il qu'après avoir lu tout ce que je pouvais lire sur Toumany Coulibaly, et alors qu'il exprimait très clairement son désir de ne plus avoir affaire à des journalistes, j'ai décidé de lui écrire.

*Toumany Coulibaly
Allée des Thuyas
94260 Fresnes*

Cher monsieur Coulibaly,

On a le même âge, on a quasiment grandi au même endroit (Ris-Orangis pour moi) et, si on se croisait, dehors on se tutoierait sûrement, mais on ne se connaît pas, alors je vais dire « vous ».

Mon père était sprinteur à Montgeron, petit, trapu, explosif, il jaillissait des blocks, mais ses jambes courtes l'handicapèrent ensuite, il perdait en vitesse. Il était spécialiste du 60 mètres. Le 100, pour lui, c'était déjà trop long. Il n'est jamais devenu champion de France mais il a un record en 7,2 secondes qui n'est pas dégueulasse.

Moi, je ne suis même pas vraiment rapide – je joue 6 au foot, le type qui court longtemps –, mais je sais que le tour de piste est la pire des distances. Il faut être à fond tout en gérant l'effort. Rester en fréquence mais ne pas s'asphyxier. Accepter le lactique sans tétaniser. C'est un sport de chien qui vous fait vomir à l'entraînement et n'offre rien à part des souvenirs et des coupes qui prennent la poussière. On n'y gagne pas sa vie.

Je m'appelle Mathieu Palain. Je suis journaliste. Je ne veux pas vous faire chier. Je sais simplement, parce

que j'ai passé ma vie à Ris, Évry, Grigny, Corbeil, qu'il y a des choses que les journalistes ne peuvent pas comprendre. Disiz La Peste a fait une chanson là-dessus, le « Banlieusard Syndrome ». Une histoire de spirale du mec de tess, le truc qui fait qu'on a beau chercher à s'enfuir, le quartier nous rattrape.

Je sais que ce n'est pas facile, et que s'entraîner dans une promenade à Fresnes est un non-sens. Mais j'aimerais vous rencontrer. Je ne suis pas psychologue, mais je pense que je comprends.

Je signalais de mon nom, ajoutant mon adresse et mon numéro de portable.

Et puis rien. Le silence.

Je me suis d'abord dit que j'avais fait erreur, il n'était peut-être pas à Fresnes. Puis j'ai compris qu'il faisait ce qu'il avait promis de faire : ne plus parler aux journalistes.

Un an a passé.

Et puis, alors que je sortais de quinze jours de vacances sans connexion, j'ai rallumé mon portable et découvert un texto, reçu d'un numéro inconnu :

« Salut Mathieu c'est Toumany. »

Il m'a fallu un moment.

« Toumany Coulibaly ? »

Il répondit immédiatement.

« Oui c'est bien moi. Le sprinteur. »
« Vous avez reçu ma lettre ? Je suis à l'étranger avec très peu de réseau, seriez-vous d'accord pour se voir ? »
Je ne sais pas pourquoi, je l'imaginai dehors.
« Oui très bien reçue. Je l'ai conservée. Je ne suis plus à Fresnes mais toujours incarcéré à Réau. On peut reprendre contact à votre retour, pas de soucis. »
« Ah, Réau ? »
« Oui... comme j'ai pris un certain nombre d'années de prison, j'ai été transféré en centre de détention. »
« Vous arrivez à vous entraîner ? »
« Oh oui je m'entraîne très très dur. Je n'ai jamais lâché le sport. Depuis le premier jour de mon incarcération, je m'entraîne sans relâche. Je cours autour d'un grand terrain de foot en synthétique qui fait deux cent cinquante mètres. J'y ai accès tous les jours, pareil pour la musculation, je cours en promenade aussi. Le week-end, je fais du renforcement. Et d'autres sports aussi : de la boxe pour le cardio, volley pour la détente, yoga pour la gestion de mon souffle, j'ai repris mes études et obtenu mon BTS de comptabilité en juin dernier. Et je me soigne à travers les psys. »
« Tout ça ! C'est dingue. Vous pensez que je pourrais obtenir un parloir ? »

«Oui, je ne dépends plus du juge, vous y aurez droit, je vous envoie les démarches à faire.»

Voilà comment je me suis retrouvé ce mercredi aux alentours de 8 h 45, à patienter dans une cabine de parloir du centre pénitentiaire du Sud Francilien.

Le silence vous apprend à entendre l'imperceptible. Une voix d'homme, le cliquetis d'un trousseau de clés, le « poc, poc » des chaussures de sécurité. Je tire sur mon jean, je me lève et reste là, les bras ballants, à attendre que la porte s'ouvre. Toumany Coulibaly entre en baissant la tête. Il est plus costaud que je le pensais. Un surveillant referme derrière lui. On se serre la main. Il sourit.

— Merci pour votre lettre. Je la relis souvent.

— Pourquoi m'avoir répondu un an après ? je demande.

— Je vous avais écrit bien avant mais vous m'aviez pas répondu. C'était un texto qui disait « Merci pour la lettre », un truc comme ça. J'avais pas mis mon nom, vous avez pas dû comprendre que ça venait de moi.

Je n'ai aucun souvenir d'un tel message.

— Comment ça va ?

— Très bien. Les jours passent vite, je subis pas du tout ma peine.

— Vous pouvez sortir de cellule? Vous faites quoi de vos journées?

— Je suis tout le temps dehors. C'est un autre monde, par rapport à Fresnes. Là-bas, on est les uns sur les autres, cellules fermées, tu sors que pour la douche ou la promenade, ça n'a rien à voir. Ici, on m'a confié le poste de monteur vidéo, je fais des petits films, des reportages...

— C'est-à-dire?

— J'ai un pied, une caméra, et je filme ce qui se passe dans la prison. Par exemple, cet après-midi, je dois monter un reportage sur Paris-Roubaix, la course de vélo. Des détenus l'ont faite un jour avant les pros.

— Vous les avez filmés? Comme à la télé?

Je l'imaginai sur une moto à l'arrière du peloton, une caméra sur l'épaule, à avaler de la boue et de la poussière, à avoir mal au cul à la fin de la journée, à cause des pavés.

Il rit.

— J'aurais bien aimé. Non, j'ai récupéré les images et je vais faire le montage. Tous mes reportages, je les diffuse sur la chaîne interne.

— Qui les regarde?

— Les détenus. Ils ont la télé, il suffit qu'ils se branchent sur la 80 et ils voient ce que je fais.

— Du coup, vous vous baladez avec votre caméra et vous filmez ce que vous voulez?

— C'est ça. Enfin, ça doit quand même être validé par la direction, donc y a des endroits que je peux pas filmer. Les murs, les grillages, tout ce qui pourrait servir à une évasion. À part ça, ils me laissent tranquille. En ce moment, on tourne un long-métrage.

[...]